

AHMADOU
KOUROUMA

JEAN-MICHEL DJIAN

AHMADOU
KOUROUMA

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-098488-1

© ÉDITIONS DU SEUIL, OCTOBRE 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Il n'y a de terrible en nous et sur la terre et dans le ciel peut-être que ce qui n'a pas encore été dit. On ne sera tranquille que lorsque tout aura été dit une bonne fois pour toutes ; alors on fera silence et on n'aura plus peur de se taire.

Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*

Préface
de Jacques Chevrier
professeur émérite à la Sorbonne

La publication, en 1968, par les soins des Presses de l'Université de Montréal, du premier roman d'Ahmadou Kourouma, Les Soleils des Indépendances, n'a pas été un événement grand public. Toutefois, pour les quelques « kamikazes » qui, à mon image, avaient entrepris de bousculer la vieille Université française en y introduisant subrepticement l'enseignement des littératures africaines, l'irruption de ce texte incongru fut un grand bonheur.

Tel un hippopotame émergeant brusquement de son marigot, un auteur encore inconnu la veille se permettait de troubler l'ordonnance classique et aseptisée du champ littéraire africain en pratiquant une double subversion, celle du discours et celle de l'écriture. Celui qui parlait – car ce premier roman s'écoute plus qu'il ne se lit – n'hésitait pas en effet à dire à haute voix ce qui se chuchotait depuis déjà quelque temps, à savoir que les indépendances africaines n'avaient été qu'une vaste imposture, et, suprême blasphème, il le faisait dans une langue drue, novatrice

et truculente qui ne manqua pas de hérissier les gardiens du temple académique!

Après le compte rendu qu'Auguste Viatte avait donné des Soleils des Indépendances dans le journal La Croix du 10 mai 1968, je pris le relais au moment de la publication du roman par les Éditions du Seuil, en 1970. Mais l'article que je rédigeai pour Le Monde des livres n'eut qu'un impact limité. Toutefois, intrigué par cet écrivain qui se défendait d'en être un — il s'occupait, me dit-on, de choses plus graves, ayant décidé de faire carrière dans les assurances —, je fis sa connaissance quelque temps plus tard, au Canada, dans le bar d'un grand hôtel, à Monoton. L'aspect débonnaire et « bon vivant » de l'homme me séduisit d'emblée, encore qu'il refusât le whisky que je lui offrais... Au fil des années, les rencontres se sont succédé au gré de nos destinées voyageuses et je ne manquais jamais une occasion de taquiner Ahmadou en l'interrogeant sur la suite qu'il comptait donner à son premier roman. La plupart du temps, il se contentait de propos dilatoires qu'accompagnait inéluclablement, en guise de fin de non-recevoir, son gros rire tonitruant.

Les années ont passé, entraînant leur cortège de nouveaux romans, bientôt consacrés par de prestigieuses récompenses: prix du Livre Inter, Grand Prix d'Afrique noire, Goncourt des lycéens, Renaudot. Devenu une véritable « star » du monde littéraire francophone, Kourouma, qui, entre-temps, avait pris sa retraite d'actuaire, s'est alors mis

à sillonner la planète avec une fougue et un enthousiasme qui étonnaient tout le monde.

À Djibouti, où, en janvier 2002, je participais en sa compagnie à l'événement « Lire en fête », organisé par le Centre culturel Arthur-Rimbaud, nous l'avions tous trouvé un peu fatigué, passant le plus clair de son temps dans sa chambre et n'apparaissant qu'aux heures des repas. Mais peut-être écrivait-il. Toutefois, Ahmadou n'avait rien perdu de sa pugnacité, et je me souviens encore de la véhémence avec laquelle il soutint le combat de la jeune écrivaine Mouna Ahmed, venue exposer à ses compatriotes les méfaits du khat, cette pratique rétrograde et en partie mafieuse qui fait des ravages au sein de la société djiboutienne. Mais en décembre 2003 « l'Ogre » Kourouma devait finalement rendre les armes, victime d'une tumeur au cerveau.

C'est avec un grand intérêt que j'ai pris connaissance de la biographie que Jean-Michel Djian consacre à l'écrivain disparu. Loin des « études savantes », pour reprendre ses propres termes, son auteur dissipe un certain nombre de stéréotypes sur Ahmadou Kourouma, et, avec une honnêteté et une minutie exemplaires, nous éclaire sur le parcours paradoxal d'un homme beaucoup plus complexe qu'il ne voulait bien le laisser paraître. En effet, si l'approche de l'homme résiste aux simplifications, l'œuvre, elle aussi, n'est dépourvue ni d'ambiguïté ni même d'opacité.

Rappelons-en les principales étapes. Après Les Soleils des Indépendances (1968), qui ont bousculé bien des idées reçues sur l'accession à la souveraineté des anciennes colonies, suit un deuxième roman, au titre énigmatique, Monnè, outrages et défis (1990), en relation inattendue, étant donné sa date de publication, avec le précédent ouvrage puisqu'il nous renvoie à la période coloniale. En attendant le vote des bêtes sauvages (1998) convoque, pour sa part, une pléiade de dictateurs africains qui ont sévi à l'époque de la « guerre froide ». Enfin, Allah n'est pas obligé (2000) évoque, quasiment en direct, et à visage découvert, les acteurs des luttes tribales qui ont ensanglanté le Liberia et la Sierra Leone au crépuscule du xx^e siècle.

Comme on peut le constater, l'ensemble de ces romans s'appuie sur des éléments historiques précis : l'une des principales dimensions de l'œuvre du romancier demeure sa fascination pour l'Histoire et l'actualité politique. Lecteur impénitent, Kourouma a toujours accordé une grande importance à la presse, nationale et internationale, et l'on sait qu'en dépit de l'exil auquel l'avait contraint la Côte d'Ivoire, il se tenait informé jour après jour de tout ce qui s'y passait.

Mais si l'information historique sur laquelle se construit l'œuvre est objectivement fondée – et pour cela il faut faire confiance à l'auteur, juriste de formation et de métier –, il n'en demeure pas moins qu'Ahmadou Kourouma entend d'abord faire œuvre littéraire. On sait en effet qu'en 1963,

à la suite de rumeurs de complot qui circulent à Abidjan, il est arrêté et, avec plusieurs de ses amis, embastillé sur les ordres du président Houphouët-Boigny. Une fois libéré, Kourouma envisage un temps de rendre compte de cette expérience traumatisante sous la forme d'un essai, mais finalement il choisit la fiction et publie son premier roman dans les conditions que l'on sait.

Le principe de la toile de fond acquis, il n'en reste pas moins que la vision de l'Histoire africaine que nous propose l'écrivain, si elle n'exclut pas la réalité, demeure pour l'essentiel celle d'un romancier dont la poétique privilégie, dans chacun de ses romans, une scénographie de la démesure, du dérèglement, voire du picaresque et du carnavalesque. En témoigne un survol même rapide des deux œuvres majeures de l'écrivain, Les Soleils des Indépendances et Monnè, outrages et défis.

Dans le premier de ces romans, le narrateur évoque, sur un mode distancé, la déchéance d'un personnage aux origines prestigieuses, Fama (littéralement « roi » ou « prince » en malinké), un prince que les « soleils de la politique » (le combat en faveur de la décolonisation), puis les « soleils des Indépendances » ont progressivement ruiné et dépossédé de toutes ses prérogatives. Au point de devenir la risée de ses compatriotes et d'en être réduit à la mendicité, lui, Fama « né dans l'or, le manger, l'honneur et les femmes!... Qu'était-il devenu? Un charognard ».

Quant à Monnè, outrages et défis, il rapporte dans

quelles conditions Djigui, le roi de Soba, a cru pouvoir résister à l'inéluctable avancée des troupes du général Faidherbe engagé dans sa lutte contre le célèbre et redouté Samory Touré. À grand renfort de sacrifices, Djigui a en effet demandé aux mânes de ses ancêtres d'accorder la pérennité à sa dynastie. Mais devant le silence de ces derniers, il se tourne vers l'islam. Toutefois, Allah lui-même n'est pas en mesure de conjurer la progression des troupes des « Nazarras », dont le surgissement inopiné va justifier l'entrée en scène d'un troisième intercesseur, l'interprète, dont les traductions maladroitement ou délibérément mensongères ajoutent à la confusion. Désormais, tout ce que lit le lecteur devient source de malentendus et de quiproquos, observe, goguenard, le narrateur, pour qui ce qui s'annonçait comme un récit épique se termine en farce : à l'épilogue, le griot du roi s'étouffe en tentant une ultime louange du souverain déchu et il meurt, foudroyé par une « égorgette » de la parole, à l'instar du héros du roman de Patrick Chamoiseau, Solibo Magnifique.

De la déchéance au dérèglement, le monde devient un vaste carnaval où toutes les valeurs s'inversent.

Cette vision grinçante de l'Histoire africaine est, on l'aura compris, heureusement corrigée par le talent jubilatoire d'un véritable conteur dont l'art de dire (et d'écrire) trouve sa source dans l'univers malinké du Horodougou (le pays du cola), dont il est originaire. Là où beaucoup de ses prédécesseurs devaient se contenter de « collages » de textes empruntés à l'oralité, Kourouma réussit le tour de force

de les amalgamer. De telle sorte qu'il est souvent impossible pour le lecteur de distinguer la frontière séparant les récits d'origine mythique de la narration proprement dite. Ainsi, à la question formulée par le narrateur des Soleils des Indépendances : « Comment Balla devint le plus grand chasseur du Horodougou ? », répond une longue séquence qui s'ajuste point par point au modèle des chants de chasseurs, les ngon donkill (du nom de l'instrument dont ils s'accompagnent au cours de leurs prestations), dans lesquels le conteur explique comment le pacte passé avec le génie permet de remporter la victoire contre un animal fabuleux doué du pouvoir de se métamorphoser. Le grand art consiste ici, pour l'écrivain, à introduire dans son récit, et comme allant de soi, un élément de merveilleux mythique dont le statut demeurera jusqu'au bout ambigu, puisque aujourd'hui encore la plupart des Malinkés sont persuadés que les grands chasseurs possèdent un yélenbolo, un talisman qui leur permet d'accomplir des prodiges dépassant l'entendement.

À l'évidence, cette réappropriation de la Parole traditionnelle n'est possible que parce que Kourouma passe son temps à dévergonder la langue française. Il s'en est expliqué en faisant valoir que, pour « rendre » ses personnages, il lui avait fallu « casser » le français. Le propos prend toute sa saveur venant de cet amateur de dictionnaires (il en possédait une centaine), dont on se souvient qu'il glisse dans le paquetage de Birahima, l'enfant-

soldat de Allah n'est pas obligé, un Larousse et un Petit Robert!

Renouvelant à sa manière le projet de Victor Hugo, qui se proposait de « mettre un bonnet rouge au vieux dictionnaire », Kourouma décide de révolutionner la langue française en l'habillant en boubou, au moyen d'une série de stratégies narratives et d'inventions syntaxiques et lexicales qui lui permettent d'exprimer des réalités étrangères à la mentalité occidentale. À ceux qui marquent leur étonnement à la lecture de l'incipit des Soleils des Indépendances, « Il y avait une semaine qu'avait fini dans la capitale Koné Ibrahima », il rétorque qu'il n'a fait que donner libre cours à son tempérament « en cassant le français pour trouver et restituer le rythme africain ».

Kourouma ne mâche pas davantage ses mots lorsque dans Monnè, outrages et défis il dynamite la langue du pouvoir pour mieux dénoncer « le salmigondis de slogans qui, à force d'être galvaudés, observe-t-il, nous ont rendus sceptiques, pelés, demi-sourds, demi-aveugles, aphones, bref plus nègres que nous l'étions avant » ! Manière non équivoque de stigmatiser l'échec d'un continent dont les élites traditionnelles ont perdu leur légitimité, n'ont pas su négocier le tournant de la modernité et en sont même venues à douter de leurs pouvoirs ancestraux.

Au temps du Mythe a donc succédé le temps de l'Histoire, mais une Histoire écrite par d'autres, avec pour conséquence d'entraîner un profond désaccord entre les

PRÉFACE

mots et le monde. C'est là sans doute qu'il faut rechercher la leçon que porte l'œuvre de l'écrivain, représentant d'une génération perdue. Un homme dont le bon gros rire rabelaisien n'est peut-être que le masque d'un personnage aussi énigmatique pour ses lecteurs que pour son entourage.

Au final, une œuvre magistrale et un écrivain déconcertant, car, comme le dit Jean-Michel Djian, « il n'est jamais là où on l'attend, mais il n'est pas davantage là où l'on voudrait qu'il soit ».

L'humanité barbare mettait Kourouma en appétit. Et c'est la littérature qui lui rendit justice de sa gourmandise. Lui, le mathématicien, l'actuaire, le génie des assurances, mijotait son coup depuis l'adolescence. Il fallait juste un prétexte pour laisser son imaginaire débridé s'extraire du puits sans fond de sa propre histoire. Il le trouva un jour de janvier 1963 à Abidjan, quand ce « roublard » d'Houphouët-Boigny embastilla quelques intellectuels ferrailleurs pour leur apprendre à vivre. Il en était. Dès lors, Kourouma n'eut de cesse de tromper son monde. Calibré à la perfection pour raisonner le jour dans des institutions productrices de chiffres et de statistiques, il laissa, la nuit, filer une fulgurance poétique dans de petits carnets secrets, puis dans des cahiers à spirale, pour se métamorphoser à l'heure dite en magicien des mots, en rhéteur subtil d'une langue en création. Le « guerrier chasseur » malinké fit, à 41 ans, gicler une souffrance africaine qui jusque-là n'avait jamais atteint la conscience alambiquée des Européens. Pas

plus que celle des Africains. Et c'est un iconoclaste qui déclama pour la première fois cette humanité africaine en jachère. Pas de dressage académique ni de considérations littéraires prémâchées, encore moins de fréquentations mondaines. Non, juste un cerveau bien fait, des yeux, des oreilles, des mains, une bouche, un corps gourmand pour absorber toute la fébrilité de son peuple, fouiller dans ses entrailles et disséquer la nature paradoxale de la condition humaine. Kourouma s'est, comme personne avant lui, goinfré d'injustice et de violence humaine pour en extraire au compte-gouttes une grammaire qui siffle à bout portant dans les oreilles de ceux qui ne veulent pas entendre. Puis l'écrivain s'est glissé tranquillement entre Céline et Senghor, le temps d'indiquer au monde que l'heure était venue d'arrêter de broyer du noir, autrement dit de comprendre, une fois pour toutes, que l'Histoire se fabrique partout sur la terre. Sa faconde époustoufle : rien ne laissait penser, en effet, que cette subtile mise en scène littéraire de la tradition se transformerait comme par magie en un brûlot linguistique moderne, lui qui, oralement, manie la langue à l'emporte-pièce. Fort de cette trouvaille, l'ogre malinké s'est épuisé jusqu'à sa mort à conter, partager, raconter, écouter, rigoler tandis que couvait un nouveau feu littéraire dont il était, de ses exils dorés, l'invisible pyromane.

On aurait dit que les Mabanckou, Waberi, Koua-Zotti, Léonora Miano, Kossi Efoui, Fatou Diome, pour n'en citer qu'une petite poignée, attendaient que Kourouma

clôture d'une œuvre magistrale un siècle désenchanté, pour qu'enfin ses « enfants » s'autorisent à ouvrir une nouvelle page littéraire délivrée des scories d'une Afrique épuisée par ses propres ressentiments. Comme si cet homme de 73 ans alors leur avait préparé le terrain. En cinq romans, une pièce de théâtre publiée, et quelques contes pour la jeunesse, une carrière d'assureur menée tambour battant, malgré la lourde charge familiale, et avant que ne se lève le *xxi*^e siècle, il voulait en finir avec les mensonges et les non-dits. Sait-elle, toute cette nouvelle génération, qu'en moins d'un siècle Kourouma aura réussi le tour de force d'être le témoin de la fin d'un esclavage qui ne disait pas son nom, d'une occupation coloniale aliénante, d'une guerre mondiale qui le vit, lui et ses compatriotes, servir la France, pour vivre dès l'âge de 30 ans un traumatisme collectif né de l'espoir déçu des indépendances confisquées ?

Comment cet homme charismatique au surmoi si singulier a-t-il pu produire une œuvre aussi subversive en menant de front des vies, familiales et professionnelles, aussi conventionnelles qu'ordinaires ?



Extrait de la publication

LÉGENDES ET CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

16. Courrier adressé à ses amis Arlette et Roger Chemain au sujet d'*En attendant le vote des bêtes sauvages*, 1996. Manuscrit original. Coll. particulière.
- 17 et 18. Notes pour son discours au Parlement européen, 2000. Manuscrit original. Coll. particulière.
19. Dans le jardin de sa demeure en Côte d'Ivoire, 1994. Coll. particulière.
20. En compagnie de son épouse Christiane à Abidjan en 1995. Coll. particulière.

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : GROUPE CORLET À CONDÉ-SUR-NOIREAU
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2010. N° 98488 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE